

1979

## Therapeutique des Maladies Nerveuses

Amadeu Martins

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains>

---

### Recommended Citation

Martins, A. (1979). Therapeutique des Maladies Nerveuses. *Cahiers Spiritains*, 9 (9). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains/vol9/iss9/11>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cahiers Spiritains by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

## THÉRAPEUTIQUE DES MALADIES NERVEUSES

*«La marche que j'ai suivie, dès que  
j'ai commencé à me donner à Dieu»  
(Libermann)*

Dans mon article « Libermann un homme de douleurs » je crois avoir montré que Libermann, bien qu'il n'ait pas été guéri de son grand mal, l'épilepsie, n'a pas eu de nouvelles attaques depuis sa sortie de Rennes, ou, plus exactement, après février 1838.

Quel a été son secret pour dominer ce terrible mal? Il nous le révèle dans une très belle lettre à Mlle Barbier, le 2 juillet 1845. Cette demoiselle souffrait d'un mal de nerfs, nous ne savons pas exactement lequel. Libermann lui écrit: ... *je ne connais pas assez votre maladie pour vous donner un avis positif à ce sujet. Je vous dirai seulement qu'en général les affections nerveuses ont besoin d'être « oubliées, négligées, méprisées<sup>1</sup> ».*

*J'ai été assujetti à ces sortes de maux dans ma jeunesse, et cela d'une manière bien violente. Ce qui me faisait le plus de mal, c'était la crainte, les inquiétudes, les précautions. Il faut secouer ces mouvements, ces agitations de l'âme, se distraire de soi-même dans ces moments-là, ne pas se laisser prendre par les angoisses nerveuses du coeur, mais agir avec force contre ces sentiments et se mettre dans une grande indifférence devant Dieu, pour éprouver du mal ou ne pas en éprouver. Étant ainsi disposés, on agit comme si on n'avait jamais rien éprouvé. Je vous dis la marche que j'ai suivie, dès que j'ai commencé à me donner au bon Dieu; je l'ai suivie par esprit de foi et dans le désir de plaire à Dieu, sans penser à recouvrer la santé par ce moyen, parce que je ne me doutais pas que cette conduite pût être utile. Par le fait, elle a eu une grande part à ma guérison ...*

---

<sup>1</sup> Les guillemets sont de l'auteur.

Après lui avoir exposé sa conduite, Libermann lui donne quelques conseils: *Vous feriez bien d'aller en voiture jusqu'à Amiens; les distractions, le changement sont utiles aux maux nerveux... Ne restez pas tant enfermée..., allez visiter des amis dans le voisinage*<sup>2</sup>...

Nous pouvons nous demander: Quand est-ce que Libermann a commencé à se « donner au bon Dieu »? Je pense que la réponse est facile: au baptême, surtout après la fameuse lettre de son père qui voulait lui arracher la foi. *Notre-Seigneur me fit la grâce de résister à mon père, qui voulait m'arracher à la Foi; j'ai renoncé à lui plutôt qu'à la Foi. Après ce fait, le bon Maître vint à l'improviste m'arracher à moi-même... toute mon occupation était d'être avec lui, et cela était bien facile...*

Quelques lignes avant il avait écrit: *... je n'ai rien acquis...; Dieu m'a tout donné; il m'a attiré sans me demander de permission, et avec une violence que je n'ai encore aperçue dans personne jusqu'à présent*<sup>3</sup>.

Peut-être Libermann pensait-il à ce fait, quand il écrivait le 31 août 1838: *Lorsque ce divin Maître veut absolument régner dans une âme, rien ne saurait lui résister; il renverse tout et triomphe de tout. J'ai bien senti l'effet de cette volonté depuis qu'il a daigné me prendre pour que je lui appartienne à lui seul, malgré les innombrables obstacles, les infidélités... que je lui ai opposés sans cesse*<sup>4</sup>.

Dans les pages suivantes nous allons voir comme il a appliqué à soi-même, dans sa maladie d'épilepsie, les conseils qu'il donnait à d'autres qui souffraient, surtout à ceux qui étaient atteints de maux nerveux: la paix, l'oubli de soi, la tranquillité, l'indifférence, l'abandon à Dieu.

\* \* \*

Le 8 avril 1829, peu de temps après une nouvelle crise de son épilepsie, Libermann écrivait à son frère Samson: *J'ai résolu de me retirer pour quelque temps du Séminaire; je ne sais pas encore où j'irai, mais je ne suis pas inquiet là-dessus... Au*

<sup>2</sup> Notes et Documents, VII, pp. 237-239.

<sup>3</sup> Lettre à M. Jérôme Schwindenhammer, le 3 août 1846, N.D. VIII, pp. 203-204.

<sup>4</sup> Lettre à un séminariste, le 31 août 1838, Lettres Spirituelles, II, p. 91.

*reste je vous dirai que je suis toujours fort content, et je puis vous assurer que je n'ai jamais été aussi heureux que je le suis maintenant: tant il est vrai que plus nous aimons Dieu et plus nous cherchons à le bien servir, mieux nous remplissons le but de notre création! Mais si je voulais vous dire tout ce que j'ai dans le coeur, je n'en finirais jamais*<sup>5</sup>.

Quel langage admirable dans la bouche et dans le coeur d'un épileptique, qui venait d'avoir une terrible attaque! Quel était son secret? Lui-même l'indique: l'amour de Dieu.

Au P. Garnier, directeur au Séminaire Saint-Sulpice, qui lui demandait où il irait dans l'hypothèse de sortir du Séminaire, le saint épileptique répondit humblement et tranquillement: *Je n'ai ni ressource, ni asile; je vais aller dans la rue, et la Providence me conduira où elle voudra que j'aile*<sup>6</sup>.

Peu de temps avant le jour où il devait recevoir le sous-diaconat, une nouvelle crise lui est arrivée, une crise très violente. Il ne reste pas déçu: il se conforme pleinement à la volonté de Dieu qui veut ou permet la maladie. Quelques jours après il écrit à son frère Samson, avec la plus grande tranquillité: *Je n'ai... pas avancé au sous-diaconat, parce que mon mal ne m'a pas quitté tout à fait, et probablement j'en aurai encore pour bien longtemps. Par conséquent je ne pourrai pas y être promu d'ici à plusieurs années, et peut-être jamais.*

Libermann trouve normale son attitude d'abandon à Dieu; ce qui serait affligeant pour d'autres, ne l'est pas pour lui, qui sait être aimé de Dieu, son Père. Il poursuit dans sa lettre à son frère: *Voilà ce qui est bien affligeant, désolant, insoutenable. Sûrement, ce serait-là le langage d'un enfant du siècle, qui ne cherche son bonheur que dans les biens de ce monde, et qui agit comme s'il n'y avait pas de Dieu pour lui. Mais ce n'est pas ainsi que font les enfants de Dieu, les véritables chrétiens: ils se contentent de tout ce que leur Père céleste leur donne, parce qu'ils savent que tout ce qu'il leur envoie, leur est bon et utile, et que s'il en arrivait autrement, ce serait un véritable malheur pour eux.*

Pour Libermann, Dieu n'est pas une abstraction; Dieu est la grande, la seule réalité; «Dieu est tout». Le seul critère pour savoir ce qui est bon et ce qui est mauvais, c'est la volonté de Dieu. Selon ce critère, ce que les mondains consi-

---

<sup>5</sup> N.D. I, p. 150 et L.S. I, pp. 7-8.

<sup>6</sup> Récit du P. Coyer, N.D. I, p. 157.

dèrent comme un mal est souvent un bien. *Tous les maux dont Dieu semble nous affliger sont des biens réels, et malheur au chrétien à qui tout va selon sa volonté, il n'est pas comblé des faveurs de son Dieu. Aussi, mes chers amis, je puis vous assurer que ma chère maladie est pour moi un grand trésor, préférable à tous les biens que le monde offre à ses amateurs . . .*

Combien Libermann pense différemment des personnes du monde! Pour lui les maux sont des biens, les biens sont des maux! C'est vraiment la folie de la Croix! Mais c'est aussi le secret de son bonheur. *Pour moi, j'espère que, si Notre-Seigneur Jésus-Christ me continue la grâce qu'il m'a faite jusqu'à présent, . . . je mènerai une vie parfaitement pauvre et uniquement employée à son service; alors je serai plus riche que si je possédais le monde entier, et je défie le monde de me trouver un homme plus heureux; car, qui est plus riche que celui qui ne veut rien avoir? Qui est plus heureux que celui dont les désirs se sont accomplis?*

Je pense que dans cette doctrine de Libermann il n'y a pas seulement une doctrine chrétienne pour l'usage de ceux qui veulent se donner à Dieu, mais une profonde doctrine psychologique, qui rendrait heureux ceux qui cherchent le bonheur dans l'abondance des biens terrestres: *Qui est plus riche que celui qui ne veut rien avoir?*

L'Évangile n'est pas une théorie abstraite. Il est le programme de vie pour tout chrétien authentique: Libermann le prend à la lettre: *Pourquoi vous affliger à mon sujet? Craignez-vous que je meure de faim? Eh, mon Dieu! le Seigneur nourrit les oiseaux de la campagne.*

*Mais, direz-vous, si j'étais prêtre, je pourrais avoir une place et venir en aide à ma famille. Non, mes chers amis . . . Mon corps, mon âme, mon être et toute mon existence sont à Dieu, et si je savais qu'il y eût encore une petite veine en moi qui ne fût pas à lui, je l'arracherais et la foulerais aux pieds dans la boue et la poussière. Que je sois prêtre ou non, que je sois millionnaire ou gueux, tout ce que je suis et tout ce que je possède est à Dieu . . . ; et je vous supplie de ne pas exiger que j'en agisse autrement, car ce serait injuste de votre part et inutile. Les liens de la charité qui me lient et m'attachent à mon Seigneur Jésus sont trop forts pour que vous puissiez les rompre, supposé même que vous le vouliez . . . <sup>7</sup>.*

<sup>7</sup> Lettre du 8 juillet 1830, L.S. I, p. 9-11.

Ces mots sont la traduction par Libermann du « Quis me separabit a caritate Christi? . . . » de saint Paul. Pour se maintenir fidèle à son Dieu, Libermann avait rompu les liens avec son père. Quels autres liens ne romprait-il pas, s'il avait rompu les plus forts liens de ce monde?

Le 16 octobre 1830, Libermann écrit à un séminariste qui lui avait manifesté le désir de le voir heureux. Il insiste sur les mêmes sentiments d'abandon total à Dieu. Dieu est le Seigneur absolu de toute notre existence, et il nous aime. La seule attitude raisonnable du chrétien est de se jeter à corps perdu dans ses bras.

*Notre occupation est de voir uniquement Dieu, dans la paix et le calme le plus profond. S'il lui plaît de nous faire mourir, eh bien! tant mieux, nous irons le voir dans le ciel. C'est un bonheur qui nous attend . . . et qui est l'unique objet de tous nos travaux et de nos espérances. S'il veut que nous vivions, tant mieux aussi, nous aurons le bonheur de souffrir longtemps et beaucoup pour sa divine gloire. Dans tous les cas, que sa volonté soit faite dans toute son étendue . . .*

Alors, répondant directement à son interlocuteur, Libermann continue: *Vous m'écrivez que vous voudriez me voir heureux. Je n'entends pas ce que vous voulez dire par là. Voudriez-vous me voir riche, en bonne santé, et ne pas souffrir ici-bas? Malheureux! Vous voulez donc que je sois en enfer! O mon ami, laissez-moi ma chère pauvreté, ma chère maladie et cent mille souffrances encore; il n'y a que les souffrances qui puissent me rendre semblable à Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

*Si vous voulez me voir heureux, venez me voir, et votre voeu sera accompli.*

Et Libermann montre la vraie raison de son bonheur: *Je suis chrétien, Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort pour moi, je suis accablé presque de ses bienfaits et de ses grâces, j'ai un tout petit brin de ses souffrances et de sa croix, j'espère qu'il m'en donnera encore davantage, et je ne serai pas heureux! Eh, mon Dieu! que faudra-t-il donc pour l'être<sup>8</sup>?*

Cette attitude de Libermann ne lui était pas dictée par le fatalisme, mais par l'amour. Le 3 janvier 1835 il écrivait à son frère Samson: *Je n'en suis pas guéri . . . et je ne crois pas que le*

---

<sup>8</sup> Lettre à un séminariste, L.S. I, pp. 17-18.

*bon Dieu me veuille dans le sacerdoce. S'il m'y appelle, je suis à lui, il sait que je suis prêt à tout ce qu'il lui plaira*<sup>9</sup>.

Pour tranquilliser son frère et sa famille, Libermann insiste le 13 septembre suivant: *Ne vous inquiétez pas de ma santé, le bon Dieu sait ce qu'il a à faire; laissons-le agir dans toute la plénitude de son amour. Ne vous inquiétez pas pour moi des biens de cette terre, parce que je ne m'inquiète pas moi-même. Dieu seul doit être mon unique partage et mon unique amour. Malheur à moi si je pense à chercher quelque autre chose sur la terre*<sup>10</sup>.

Les souffrances ont une tâche à réaliser dans notre vie, même dans notre vie corporelle. C'est ce que Libermann écrit, avec son habituel humour à un séminariste, le 9 août 1844:

*Ne vous troublez pas sur le compte de mon pauvre corps. Ces petites misères qui m'arrivent de temps à autre sont bien utiles à ma santé. Voyez, si je n'avais pas de temps à autre une petite fièvre, je ne penserais pas assez à prendre soin de moi! Voyez-vous, c'est un stratagème de mon corps, une manière polie qu'il emploie pour demander des soins; eh, bien, cela lui réussit à merveille, je le soigne comme un bijou... Du reste, ces marques réitérées de notre mortalité ont une certaine utilité pour nous faire voir que nous ne sommes rien, que nous ne pouvons et ne valons rien, et ce n'est pas un petit bien pour l'âme. C'est tout ce que le Bon Dieu prétend en me les envoyant de temps en temps. Soyez tranquille, je ne mourrai pas de ces choses. Je dirai probablement un «De profundis» pour le repos de votre âme*<sup>11</sup>.

Libermann insiste beaucoup sur cette pensée, que la maladie est un don de Dieu et il le fait d'ordinaire avec un fin sens d'humour. *Il ne faut vous en prendre qu'à ma migraine. Ne lui en voulez cependant pas, c'est une bonne compagne qui m'aime bien, puisqu'elle me visite si fréquemment. Ordinairement je lui offre une tasse de café noir, elle s'en contente et se retire aussitôt; mais lorsque je n'y pense pas ou que je n'ai pas le temps de lui faire cette politesse, elle me le fait bien sentir. Ne demandez pas au bon Dieu de me l'enlever, elle m'est très utile. Vous souffrez en vous sacrifiant à la gloire de Dieu, et moi pour ne rien faire; mais n'importe, ne faisant rien, il faut au moins que je souffre quelque peu*<sup>12</sup>.

<sup>9</sup> Lettre au Dr. Samson Libermann, le 3 janvier 1835, N.D. I, p. 164.

<sup>10</sup> Lettre du 13 septembre 1835 - L.S.I., p. 122.

<sup>11</sup> Lettre à M. Beauchef, N.D. VI, pp. 300-301.

<sup>12</sup> Lettre du 8 avril 1845 à la Communauté de Bourbon, N.D. VII, pp. 125-126.

Toujours oublieux de soi-même, Libermann demande à ses correspondants de ne pas se mettre en peine à cause de ses souffrances: *Ne vous mettez pas en peine de mes maladies, «Infirmitas haec non est ad mortem». C'est un don de Dieu, soyez en bien assuré*<sup>13</sup>.

Au commencement de 1848 les migraines ont diminué. À ce propos Libermann écrit à son frère Samson: *Mes migraines on diminué considérablement depuis le commencement de l'hiver, je pense que la chaleur de l'été va les ramener. À la volonté de Dieu! s'il veut me les rendre, je les reprendrai, et je m'en tirerai avec elles le mieux que je pourrai... 14*.

On voit toujours les mêmes dispositions d'amour, de total abandon à la volonté de Dieu. Cet abandon produisait en lui un vrai bonheur tout à fait surnaturel: *... je suis un pauvre galérien qui traîne son boulet le mieux qu'il peut. Je me résigne à mon sort et je suis heureux de souffrir au moins quelque chose au service de Dieu; autrement, comment pourrais-je arriver au Ciel*<sup>15</sup>?

La force de Libermann lui venait de Dieu, comme il l'affirme explicitement dans sa lettre au P. Le Vasseur du 17 juillet 1850, quoiqu'en se référant ici à ses douleurs morales: *... au moment où je vois des difficultés et des peines, il me semble que la Bonté divine me donne de nouvelles forces; il me semble que je suis fait pour souffrir, pour être criblé, mon coeur est comblé de joie et d'espérance, et je me traîne au combat, n'étant pas de trempe à y voler. Ne craignez donc jamais pour moi, Dieu est ma force; rien au monde ne me fait peur... 16*.

#### LA VOIE DE LIBERMANN RECOMMANDÉE AUX AUTRES:

Dans les textes cités jusqu'ici nous avons vu le chemin suivi par Libermann relativement à sa maladie. Nous le verrons encore dans la suite, dans les conseils qu'il donne à d'autres en des circonstances semblables. Comme toujours, Libermann prêche ce qu'il vit. En parlant aux autres, implicitement il parle de son expérience personnelle.

<sup>13</sup> Lettre à M. Warlop, le 15 novembre 1845, N.D. VII, p. 397.

<sup>14</sup> Lettre du 1<sup>er</sup> février 1848, N.D. X, p. 46.

<sup>15</sup> Ibidem, p. 47.

<sup>16</sup> N.D. XII, p. 316.

*Vous m'apprenez que vous souffrez encore de la tête. Ce vilain mal de tête ne veut donc pas s'en aller? Eh bien! que faut-il dire à cela? Tant mieux, que le bon Dieu en soit béni. Ce mal ne vous empêchera pas de procurer sa gloire; car, si cela devait vous en empêcher, il saurait bien vous guérir. C'est pourquoi je crois que vous feriez bien de vous tenir dans une parfaite tranquillité par rapport à cela, et de ne pas désirer, au moins pas trop ardemment, d'en être guéri, mais de vous en remettre entièrement, si cela vous était possible, à sa divine sagesse, qui fait toutes ses oeuvres si admirablement bien*<sup>17</sup>.

C'est son attitude face à sa propre maladie: abandon total à Dieu, qui est notre père et fait bien toutes choses.

Les soins excessifs sont nuisibles et à l'âme et au corps. Libermann le dit dans la suite de cette même lettre: *Rappelez-vous souvent ces paroles de l'Imitation: «Pauci in infirmitate meliorantur», par les trop grands soins qu'on prend pour ne pas souffrir, on aigrit le mal, on déchoit très souvent de la perfection à laquelle Dieu nous appelle. Il faut mettre toute notre confiance en Dieu... et souffrir avec un grand plaisir, en union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa très sainte Mère sur le Calvaire*<sup>18</sup>.

À ses plus intimes amis, qui le connaissent bien, Libermann dans leurs douleurs et maladies, leur manifeste de la joie de les voir souffrir, car il sait que les souffrances sont une source de grâces. Ce qui l'intéresse c'est l'abandon amoureux dans les mains du Seigneur: *C'est une chose excellente que les maladies et les contrariétés; elles nous détachent de nous-mêmes, et nous apprennent peu à peu à acquérir le véritable renoncement intérieur...*<sup>19</sup>.

Il avait déjà écrit dans le même sens à M. Paul Carron, le 12 août 1837: *... loin de m'attrister de vous savoir souffrant dans la chair aussi bien que dans l'âme, j'éprouve une joie sensible de voir que la volonté de Notre Dieu s'accomplit en vous, selon toute la plénitude de ses desseins.*

L'attitude raisonnable d'un vrai fils de Dieu ne peut être que l'abandon, qui à son tour produit le bonheur. Libermann poursuit donc: *Abandonnez-vous tout entier entre les mains de Notre-Seigneur... C'est à lui, et à lui seul, que nous appartene-*

<sup>17</sup> Lettre à un séminariste, le 26 janvier 1830, L.S. I, p. 20.

<sup>18</sup> Ibidem, pp. 20-21.

<sup>19</sup> Lettre à un jeune prêtre, le 28 juillet 1838, L.S. II, p. 36.

nous... et par conséquent c'est à lui de faire en nous et avec nous tout ce que bon lui semblera. Ce qu'il y a de bon et d'admirable en tout cela, c'est que, de quelque manière qu'il agisse en nous, son action sera toujours souverainement sainte et sanctifiante. Bienheureux, si nous nous abandonnons entièrement à ses divines et incomparables opérations<sup>20</sup>.

À un autre correspondant Libermann recommande l'oubli de soi-même, pour se perdre en Jésus: *Oubliez-vous vous-même... et perdez-vous dans l'intérieur de Jésus. Que les yeux intérieurs de votre âme soient uniquement tournés vers lui...*

*Ces souffrances... qu'il lui a plu de vous envoyer, m'ont causé une grande joie, parce que j'espère qu'elles seront sanctifiantes pour votre âme... Quant à vous, je vous conseille de ne pas y penser... Ne dites pas en vous-même que ces souffrances vont vous être utiles, qu'elles produiront tel ou tel effet de sainteté dans votre âme.*

*Oubliez-vous... tenez-vous ainsi pauvrement devant lui, et dites oui à tout ce qu'il permettra. Dites oui avec une grande complaisance en ce cher Maître...<sup>21</sup>.*

Quand Jésus est tout pour nous et que nous nous abandonnons à lui entièrement, pour nous il n'existe plus de souffrances, parce que l'abandon les fait oublier. C'est ce que Libermann dit dans sa lettre du 11 septembre 1837 à un directeur de séminaire:

*Dans cet état (de total abandon à Notre-Seigneur), nous ne pensons plus à nous, ni à ce qui nous regarde...; il en est de même pour la maladie ou pour la santé, pour les peines ou pour le bien-être. Nous nous perdons entièrement de vue, pour ne plus fixer notre esprit que sur Jésus... Alors nous jouissons d'un très grand repos au milieu de toutes les peines, souffrances, afflictions et contrariétés qui peuvent nous arriver; ou plutôt, il n'y a plus pour nous de véritable souffrance ni de véritable contrariété.*

*Nous sentons bien le choc...; mais, dans le fond de notre intérieur, nous sommes à Dieu et en Dieu seul, et ce choc terrible qui nous eût comme accablés autrefois, ne peut maintenant pénétrer jusque dans notre âme, parce qu'elle est unie à Notre-Seigneur qui y réside. Son trône est inébranlable dans le fond de notre âme.*

<sup>20</sup> L.S. I, pp. 278-279.

<sup>21</sup> Lettre à un séminariste, le 20 septembre 1837, L.S.I, pp. 302-303.

*Oh! qu'il est vrai que la patience renferme en elle une oeuvre parfaite! La perfection entière s'y trouve. C'est là le grand prix des souffrances et des croix. Bienheureux donc celui qui en est favorisé, et qui profite d'une si belle occasion, pour parvenir à l'oubli total de lui-même et de toutes les créatures, et à l'union parfaite avec Jésus demeurant dans le fond intérieur de son âme<sup>22</sup>!*

L'âme de la doctrine spirituelle de Libermann est sans aucun doute l'amour qui nous porte à dire **oui** à tout ce que Dieu nous demande: *Soyez devant Dieu comme une brebis que l'on mène à la boucherie... Laissez faire le cher Maître. Contentez-vous d'avoir sur lui votre regard d'amour, mais d'amour douloureux. Ne vous plaignez cependant jamais; dites toujours **oui** à tous les coups qu'il vous porte, mais un **oui** silencieux qui ne doit être compris que de notre cher et crucifiant amour.*

Je pense que Libermann, sans le vouloir, a dévoilé, dans cet endroit, l'intensité des souffrances qu'il supportait en silence. En s'adressant directement à Jésus, il continue: *O amour de Jésus! Que vous êtes dur et douloureux pour ceux que vous accablez.*

Après ce soupir d'amour, il s'adresse de nouveau à son correspondant: *Mais, sachons bien que quelque dur et violent que soit ce cher amour, il est toujours mille fois plus doux et plus suave à l'âme qu'il accable... Cet amour de Jésus et sa divine opération dans votre âme sont sans doute bien mortifiants pour la nature, mais ils produisent un effet prodigieux de sanctification... Ne cherchez pas à deviner ses desseins... contentez-vous de vous livrer entre ses mains et de le laisser faire...<sup>23</sup>.*

Dans une lettre du 28 juillet 1838, Libermann, après avoir parlé des avantages des maladies pour la sanctification d'une âme, parle aussi de leurs dangers: *... (une maladie) a ses dangers; mais si on la prend bien on peut les éviter.* Il énumère, ensuite, sept dispositions de l'âme pour bien la prendre:

1) *Il ne faut jamais raisonner sur les peines et les difficultés auxquelles elle nous soumet, mais s'abandonner et se réjouir en Dieu seul qui nous les envoie pour la sanctification de nos âmes.*

2) *Il ne faut pas mettre un si grand empressement à guérir, mais abandonner à Dieu ses désirs et ses idées là-dessus. De là,*

<sup>22</sup> Lettre à un directeur de séminaire, L.S. I, pp. 299-300.

<sup>23</sup> Lettre à un séminariste, le 5 octobre 1838 - L.S. II, pp. 95-97.

*prendre les remèdes comme une chose nécessaire et ordonnée de Dieu . . . , sans s'inquiéter ni attendre le résultat de ces remèdes, ce qu'il faut abandonner à la divine Providence.*

3) *Il faut se faire une vie sans soucis, vivre simplement devant Dieu . . . , et user des remèdes . . . , mais en user comme n'en usant pas. Pourquoi vouloir absolument être guéri, lorsque Dieu ne le veut pas . . . ?*

4) *Il faut éviter de vous laisser aller à l'ennui, si la maladie traîne en longueur, mais en supporter la durée et tout ce qui s'ensuit avec contentement de coeur . . . . Libermann recommande ensuite: Ne négligez pas vos exercices de piété, et prenez vos précautions pour ne pas perdre l'esprit intérieur, au milieu de tous les soins que votre mal vous oblige de vous donner. Comme un malade est exposé au relâchement, il a besoin de plus d'esprit intérieur, de plus d'amour de Dieu que tout autre . . .*

5) *Il faut que vous fassiez ce qui peut vous soulager dans votre maladie . . . ; cela est nécessaire, mais*

6) *Il faut prendre garde à une certaine tendresse sur vous-même. N'aimez pas trop votre corps; donnez-lui ce qui lui est nécessaire, c'est un devoir de l'âme envers le corps; mais . . . sans complaisance pour lui . . .*

7) *Vous ne devez jamais vous mettre en peine et en inquiétude, alors même que ce pauvre corps est accablé, ou s'il lui manque une chose qui le soulagerait, si on ne lui fait pas assez tôt ce dont il aurait besoin . . . Prenez pour cela des moyens, produisez souvent dans la journée des actes d'amour, de soumission, d'offrande, de sacrifice, de désir d'accomplir pleinement la divine volonté . . .*

Et Libermann termine par ces mots: . . . *si vous pratiquez tout cela, vous vous sanctifierez dans cette infirmité. . .*<sup>24</sup>.

Il est si convaincu de la valeur des souffrances et de ce que tout ce qu'il fait est très admirable et très délicieux pour ceux qui lui appartiennent qu'il écrit: . . . *si la divine sagesse voulait demander à nos pauvres âmes quels sont nos désirs . . . je serais pour moi un peu embarrassé . . . C'est une si belle chose que d'être crucifié entre les mains de Jésus et de Marie! Si le bon Jésus veut vous délivrer de cette maladie, j'espère bien que vous*

---

<sup>24</sup> Lettre à un séminariste - L.S. II, pp. 37-40.

*ne serez pas quitte pour cela... ; il saura bien compenser le défaut d'une croix par une autre croix...*

*La très sainte croix... oh!... Elle élève l'âme jusqu'à l'union et à la consommation ou transformation divine. Quand une fois on est là, on ne se soucie plus guère d'être débarrassé des croix; bien au contraire, on ne vit, on ne peut vivre sans elles; et lorsqu'elles manquent, l'âme est dans la faim et la soif; elle éprouve un vide et une peine dont on ne saurait se rendre compte, ni se faire une idée, si l'on n'en a fait l'expérience...<sup>25</sup>*

On le voit bien, Libermann parle de son expérience. Son abandon, son indifférence, son amour, il les recommande à son correspondant: *Ce serait une grande grâce à demander au divin Maître que cette indifférence et cette adhésion d'amour et d'abandon entre ses bras à sa très douce, très aimable et divine volonté et conduite, tant en votre corps qu'en votre âme... Considérez Jésus seul vivant et régnant en tout et partout, et désirez une seule chose, vivre en lui seul, mourir à vous et en vous, de manière qu'il soit seul en vous... Si vous faites ainsi, alors, que vous alliez mieux ou non, votre esprit n'en sera ni plus ni moins gai... ; mais, pour entrer parfaitement dans les vues et dans la conduite de l'Esprit-Saint, il faudra que l'âme se jette et s'abandonne tellement en son sein, qu'elle se plaise dans la peine plutôt que dans cet état de bien-être... Lorsque, par l'ordre de sa volonté nous sommes incapables de faire quoi que ce soit pour sa gloire, nous éprouvons bien une certaine peine, et même quelquefois une peine très grande. Mais notre paix, notre amour, notre union à Dieu doivent augmenter par l'effet de cette peine, parce qu'elle est une impression de Dieu<sup>26</sup>.*

Les croix sont une marque de l'amour de Dieu pour nous. *(Notre bon Seigneur) se plaît à vous tenir sur la croix... Que son saint Nom soit béni! C'est une grande marque de son amour de prédilection à votre égard. Le divin Maître fait ce qu'il veut et ce qui lui est agréable, de ceux que son Père céleste lui a donnés... Les moyens dont il se sert pour opérer cette admirable sanctification de ses chers enfants, varient beaucoup... Ce qu'il y a de commun, en tous ces moyens... c'est sa divine croix. C'est un assaisonnement qui est mis à tous les mets spirituels qui sont*

<sup>25</sup> Lettre à un directeur de séminaire, le 29 novembre 1838 - L.S. II, pp. 122-123.

<sup>26</sup> Ibidem, pp. 124-125.

*donnés à nos âmes . . . ; ce sont de ces grâces qui ne s'accordent qu'aux âmes privilégiées.*

L'unique chose importante est l'amour. Et Libermann exprime de nouveau une idée qui lui est familière, celle d'être inutile par amour. . . . *Tenez-vous simplement dans la disposition continuelle de lui être agréable en toutes choses: agréable dans vos actions aussi bien dans votre désœuvrement, dans votre travail pour sa gloire comme dans votre inutilité . . .*<sup>27</sup>.

Libermann est vraiment passionné de la croix et de sa valeur sanctifiante. *Quelle glorieuse vie que la vie crucifiée de Jésus! Bienheureuse l'âme qui possède Jésus en croix et qui en est une véritable copie! Elle est l'objet des plus grandes complaisances de son Père. Marie, notre admirable Mère, mettait ses plus grandes délices dans cet objet de ses douleurs . . .*

*Lorsqu'il plaît à Jésus de venir s'établir dans une âme par sa très sainte croix, c'est pour l'ordinaire, afin de la rendre participante de la plus grande intimité de son divin amour et de celui de son Père. Celui qui est crucifié avec Jésus, sera aussi glorifié avec Jésus; et plus il sera crucifié, plus il sera glorifié. La grandeur de la gloire se mesure sur la perfection de notre ressemblance avec Jésus.*

La Passion est toute de Jésus. C'est lui qui souffre en nous. C'est ainsi que se réalise en nous le mot de Saint Paul « Adimpleo ea quae desunt passionum Christi »<sup>28</sup>. C'est ce que Libermann exprime dans la suite du texte: . . . *Souffrons donc avec joie et amour; . . . ne disons jamais: c'est assez; mais souffrons en toute paix, suavité, douceur et repos de l'âme. Sachons bien que ce n'est pas nous qui souffrons; c'est Jésus vivant en nous par son divin Esprit, qui s'offre de nouveau à son Père céleste. Quel bonheur pour nous d'être un instrument entre les mains de notre bien-aimé Jésus, par lequel il travaille si grandement à la gloire de son Père!*

Ensuite Libermann exprime une pensée qui peut-être ne se trouve pas ailleurs dans les auteurs spirituels. *Quel bonheur de renouveler ainsi la glorieuse passion de notre maître! Il y a même quelque chose de plus beau et de plus doux en cela qu'en la passion même de Jésus sur le Calvaire; c'est qu'alors elle a été accomplie au détriment et pour la perte d'une foule d'âmes, et*

<sup>27</sup> Lettre à un séminariste, en 1838 - L.S., II, pp. 151-153.

<sup>28</sup> Col. I, 24.

*tout un peuple s'est rendu criminel à cette occasion; tandis que les souffrances, la passion et la mort de Jésus opérées dans nos âmes se font sans péché et d'une manière très sainte et excellente ...* <sup>29</sup>.

On sent que Libermann se sent dans son milieu, quand il parle de la souffrance et de ses fruits. Il a fait pendant toute sa vie l'expérience du mystère pascal. Dans la lettre antérieure il continue: ... *Ô très cher, que Jésus est admirable, quand il opère en toute rigueur la sainteté dans ses élus! Les moyens qu'il emploie pour nous établir dans sa vie et sa sainteté sont terribles; mais aussi quelle force, quelle toute-puissance ne faut-il pas pour nous arracher à nous-mêmes efficacement et comme malgré nous? Cette force ... le divin Jésus ... l'emploie en vous; il pénètre jusqu'à la division de l'âme ... , et l'ébranle jusque dans ses fondements. Le choc est terrible et la secousse effroyable; mais la chair succombe, elle est abattue, et l'Esprit de Jésus se rend peu à peu maître de notre âme ...*

*Et que nous faut-il davantage pour nous combler de joie et d'amour envers le très aimable, mais très violent Seigneur Jésus? Il est aimable et admirable en tout, mais surtout dans la violence qu'il fait aux âmes qu'il veut posséder à tout prix. Elles ont beau résister, se retrancher et se défendre; le rempart de chair que ces pauvres âmes opposent est bientôt emporté, et Jésus triomphe. Et ici Libermann pousse avec enthousiasme un Vive Jésus, le divin triomphateur de nos âmes! Qu'il règne à jamais en souverain Maître dans la vôtre! Il l'a emportée d'assaut, sa conquête est faite ...*

Et ensuite il continue: *Soyez docile et souple entre ses mains. Vous savez ce qu'il faut pour cela: se tenir en paix et en tout repos; ne s'inquiéter jamais et ne se troubler de rien; oublier le passé; vivre comme s'il n'existait pas d'avenir; vivre pour Jésus dans le moment qu'on vit ... ; marcher ... en toute circonstance et toute rencontre, sans crainte et sans souci ... ; ne penser jamais à soi volontairement; abandonner le soin de son âme à Jésus seul, etc.*

Ensuite vient une invitation à l'amour, qui doit être toujours l'attitude des enfants de Dieu: *Ne craignez pas tant le jugement d'un si doux Maître. Généralement bannissez toute crainte et remplacez ce sentiment par l'amour ...* <sup>30</sup>.

<sup>29</sup> Lettre à un séminariste, en 1839 - L.S., II, pp. 394-396.

<sup>30</sup> Ibidem, pp. 396-398.

Au séminariste Lannurien, porté à la contention d'esprit, Libermann recommandait: *Cette année... doit être pour vous une année de repos, de délassément et de paix. Prenez garde et n'astreignez pas votre tête; vous n'y gagneriez rien, ni pour la piété ni pour l'étude. Servez Notre-Seigneur dans la paix et dans le repos de l'âme. Oubliez-vous vous-même autant que possible, oubliez ce que vous faites, ce que vous avez fait, ce que vous allez faire et ce que vous aurez à faire plus tard... Conservez votre âme dans la douceur, la paix devant lui; moins il y aura de contention et de préoccupation dans vos oeuvres, plus Notre-Seigneur sera en vous et avec vous...*<sup>31</sup>.

Sont extraordinairement belles deux lettres que Libermann a écrites à Mlle Barbier, dans la dernière desquelles il lui expose la marche qu'il a suivie pour guérir son mal de nerfs. J'en extrais les pensées suivantes:

*Votre lettre me console et m'afflige; elle m'afflige parce que j'aurais bien désiré pouvoir vous procurer les consolations et les encouragements nécessaires dans l'état de peine où vous vous trouvez. Une visite de ma part ou un petit mot de lettre vous aurait valu cent fois plus que tous les remèdes qu'on vous donne. Mais que faire? Vos parents n'entendent pas bien les choses... Ne leur en voulez pas: C'est Dieu qui vous veut sur la croix; restez-y avec paix... Ne craignez rien... Il daigne vous clouer sur la croix; c'est le vrai bonheur du chrétien; vous y trouverez votre avancement spirituel... Soyez forte dans la foi et forte dans votre confiance en Jésus et Marie, forte dans la charité envers votre Dieu, forte par l'esprit de sacrifice, heureuse de pouvoir souffrir quelque chose pour l'amour du divin Maître et d'unir vos souffrances aux siennes...*

*Bénissez sans cesse la bonté divine et aimez tendrement les instruments dont il se sert;... pardonnez-leur: ils vous font un bien incalculable. Conservez toujours votre âme dans la paix, dans la douceur, dans la gaîté douce et modeste d'une enfant chérie de Dieu. Habituez-vous peu à peu à ne pas vous émouvoir par l'oppression et l'injustice. Imitez en cela votre Bien-Aimé... Les commotions vous sont très nuisibles au corps et à l'âme; soyez donc forte contre vous-même, forte dans l'amour divin. Qu'est-ce que cela vous fait que les hommes vous fassent du bien ou du mal...? Il vous suffit d'une chose: que votre Bien-Aimé soit avec*

---

<sup>31</sup> Lettre du 6 novembre 1843 - N. D., IV, p. 427.

*vous et que vous soyez à votre Bien-Aimé, et jamais on ne pourra vous enlever ce bonheur; au contraire, plus vous aurez à souffrir, plus votre bonheur sera grand. Souffrez donc avec paix, avec humilité, amour et soumission parfaite à la divine volonté, qui veut vous tenir ainsi sur la croix*<sup>32</sup>.

Le 2 juillet, Libermann lui écrit de nouveau une lettre si belle que j'en transcris une grande partie:

*... Le bon Maître accomplit en vous sa divine parole, qui a toujours été vraie et le sera toujours: «Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés». Je vois avec une joie extrême le bien qu'il fait à votre pauvre âme par sa croix. Il l'a plantée solennellement, profondément, dans le plus intime de votre cœur. Il semble qu'elle y a pris racine; oui, elle y a pris racine, ... C'est un bel arbre que la croix, un bon arbre planté dans votre âme, qui produit en ce moment de belles fleurs, et plus tard donnera de beaux fruits. Un bon arbre, dit le Sauveur, ne saurait produire que de bons fruits. Quels fruits? ceux qu'il porta sur le Calvaire. C'est Jésus qu'elle produira dans votre âme. Et savez-vous comment? Le voici:*

*Depuis bien longtemps Jésus veut vivre dans votre âme par la sainteté de ses voies, par la vérité de ses vertus. Il cherchait sans cesse à vous attirer par la douceur de sa grâce, par la beauté de ses lumières, par la suavité de sa paix. Vous l'avez suivi comme une brebis suit son pasteur, et il vous nourrissait de lait et de miel. Vous l'avez vu, vous l'avez connu, vous l'avez suivi; il a plu à votre cœur, et tout le reste, tout ce qui n'est pas Jésus, vous est devenu insipide. Vous vouliez le suivre toujours, vous vouliez vous retirer dans la solitude avec lui, vous vouliez le choisir pour votre Époux, afin de reposer sans cesse sur son cœur, afin de vivre dans son intimité toute céleste, afin de vous nourrir de son divin et délicieux amour.*

*Vous vouliez être l'épouse de Jésus. Mais cela ne se fait pas si vite; c'est un grand roi que vous voulez épouser; c'est lui qui vous a choisie, c'est lui qui vous a attirée, c'est lui qui vous a insinué dans l'âme son divin amour. C'est donc lui qui a fait les avances. Les divines épousailles semblaient devoir se faire sans peine, et voilà que Jésus demande une dot, mais non pas une dot d'or ou d'argent, comme le pensent les âmes charnelles qui ne connaissent pas les délicatesses, la pureté des sentiments inspirés par l'Esprit de Dieu.*

---

<sup>32</sup> Lettre du 5 juin 1845 - N.D., VII, pp. 189-191.

*La dot que Jésus vous demande c'est le sacrifice de tout vous-même. C'est lui qui en fait les frais, c'est lui qui se charge de l'exécution de ses desseins, c'est lui qui plante sa croix dans votre âme et vous immole à son divin amour. Abandonnez-vous entre ses mains. Vous vouliez être à Jésus, épouse de Jésus, unie intimement à Jésus. Mais votre âme avait encore une foule d'imperfections, d'attaches, de désirs grossiers. Pour être à Jésus, il faut être digne de lui; et comment vous rendriez-vous digne de lui? Ce n'est que par ces souffrances, dans lesquelles votre âme a sans cesse à se vaincre, à se renoncer, à s'humilier, à se soumettre, à s'immoler avec courage, avec générosité, tandis que la grâce et le divin amour de Jésus, dans le fond de votre cœur, vous donnent la fidélité et la constance pour faire toutes ces choses, et pour les faire de mieux en mieux. Plus vos peines seront grandes, plus la croix sera plus profondément plantée, plus aussi la grâce et l'amour croîtront, et, par suite, votre âme avancera d'autant dans la véritable sainteté. Comprenez-vous maintenant comment la croix produit en vous ses fruits délicieux?*

*Ces fruits sont les vertus de Jésus, la sainteté de Jésus, l'union avec Jésus. Connaissez-vous la salle nuptiale où Jésus s'unit avec son Église? Ce fut le Calvaire. Il s'y sacrifia pour elle, afin de la rendre digne d'être son Épouse. Depuis lors, pour toute âme qui veut être parfaitement unie avec Jésus, c'est dans l'immolation que cette union doit s'exécuter. Réjouissez-vous donc au milieu de vos peines; soyez forte, digne de Jésus crucifié.*

C'est dans cette lettre que Libermann, après quelques autres considérations, ajoute: *Je vous dis la marche que j'ai suivie, dès que j'ai commencé à me donner au bon Dieu . . .*<sup>33</sup>.

Dans le même sens il avait écrit quelques jours avant à Mlle Clémence Godrand: *. . . eh bien, si vous êtes soumise, votre gaîté vous restera au milieu des peines, vous acquerez des vertus solides, vous deviendrez plus stable dans le bien . . .*

*Eh bien! pensez-vous que le Cœur de Jésus vous aime? Oh! oui, il vous aime et beaucoup. Aimez-le donc aussi et beaucoup; aimez sa croix, soyez soumise et bonne et tâchez de profiter des bontés crucifiantes de Jésus crucifié . . .*

*Rien n'est fait, pour vous détacher de la terre et pour vous attacher au divin Maître, comme ces peines. La grâce de Jésus est abondante en vous, pour vous soutenir et pour vous les rendre*

---

<sup>33</sup> Lettre à la même, le 2 juillet 1845 - N.D. VII, pp. 235-238.

*profitables... Portez donc votre croix à la suite de Jésus avec amour et humilité. Quand vous êtes bien peinée, tenez-vous prosternée aux pieds du Sauveur, offrez-lui votre âme, abandonnez-vous à sa divine volonté, et vous souffrirez en paix.*

*Évitez de vous occuper de vous-même; distrayez votre esprit lorsque vous êtes en peine; ne vous attendrissez jamais sur vous-même<sup>34</sup>.*

Il prêche la même doctrine à la Sœur Aloysia deux mois après: *La grâce que Dieu vous fait de vous mettre sur la croix est grande: ce sont des bonbons d'un autre genre que ceux que vous me demandez. Réjouissez-vous..., des bontés de Dieu pour votre âme. Cette maladie achèvera de vous purifier. Si on veut être sérieusement, solidement attaché à Jésus-Christ, c'est sur le Calvaire qu'il faut rester avec lui, en union et en compagnie de Marie, notre bonne Mère. Sanctifiez-vous dans votre petite infirmité. Abandonnez votre âme, votre corps et tout votre être entre les mains de Jésus et de Marie. Soyez calme, docile et obéissante. Ne vous inquiétez pas de votre inutilité. Saint Vincent de Paul disait que les maladies étaient une bénédiction pour les communautés. Les souffrances endurées avec paix, confiance, soumission et amour, attirent de grandes bénédictions sur une maison. Soyez douce et paisible, ne vous mettez jamais de mauvaise humeur, ne vous troublez jamais, ne vous plaignez pas trop, ne manifestez pas trop les douleurs que vous éprouverez au dedans...<sup>35</sup>.*

Au P. Lossodat qui se plaignait au P. Libermann de ses souffrances morales, celui-ci lui écrivait le 15 avril 1846: *Ayez du courage. Vous souffrez, vous souffrirez encore, mais ces souffrances agrandiront votre âme. Soyez persuadé que je souffre et je souffrirai toujours autant et probablement plus que vous. Je suis pour le moins aussi sensible à la peine que vous l'êtes, mais est-ce une raison pour me décourager? jamais. Non, jamais, avec la grâce de Dieu. Est-ce que ces peines doivent se manifester au dehors? Non, jamais, non plus. Jamais je ne me plaindrai. Soyez fort et puissant contre vous-même, vous rendrez de grands services à Dieu. Si vous n'apprenez pas à vous supporter, vous resterez toujours inférieur à ce que Dieu veut que vous fassiez. Toute l'affaire est là; vous dominer vous-même, souffrir sans y faire attention, offrant à Dieu vos souffrances avec générosité, - vous*

<sup>34</sup> Lettre du 17 juin 1845, N.D., VII, pp. 219-220.

<sup>35</sup> Lettre du 4 août 1845 - N.D. VII, p. 265.

*supporter et vous sacrifier vous-même, – supporter les autres avec tous leurs défauts. Vous qui aimez les choses belles et grandes, voilà sans contredit la chose la plus belle et la plus grande. Demandez-en la grâce*<sup>36</sup>.

Le P. Blanpin, missionnaire à la Réunion, avait été atteint d'un mal de gorge, qui, en partie, avait une origine nerveuse. Libermann lui écrivit le 4 août 1846: *Pauvre enfant, votre âme sensible est faite pour la croix. Oui, sûrement vous aurez toujours à souffrir dans ce monde, mais sachez que la gloire est au bout.*

Vient alors une belle image sous la plume de Libermann: *La croix est le chemin le plus court et le plus droit pour y mener (au Ciel), c'est l'échelle de Jacob où les anges de la terre, les enfants de Dieu doivent monter vers leur Père céleste et où les anges du Ciel descendent pour prêter secours à leurs frères de la terre dans le travail pénible de cette dure montée.*

Libermann poursuit: *Les âmes émoussées qui ne semblent guère capables d'autres sensations que de celles des brutes, ces âmes n'ont pas de peines dans ce monde; rien ne les froisse, rien ne les afflige, pourvu qu'elles aient leur foin à manger. Devons-nous envier leur sort? Autant et peut-être moins que nous devons envier le sort des bêtes. Réjouissez-vous donc au milieu des peines de l'esprit et du cœur. Si vous ne les éprouviez pas, vous devriez plutôt vous en affliger qu'en les éprouvant. Nous ne sommes pas dans ce monde dans une cité permanente; tout passe, tout s'en va avec la rapidité de l'éclair. Heureux donc ceux qui souffrent, ils ne s'attacheront pas à ce monde qui passe et tendront sans cesse vers un monde qui ne passe pas, vers la céleste patrie, où Jésus nous attend avec les brillants rayons de la gloire qui resplendit autour de sa sainte Croix.*

La sensibilité a sans doute ses dangers. Mais elle peut être une source de sainteté, si l'âme s'abandonne dans les mains de Dieu. C'est ce que Libermann affirme dans la suite de sa lettre: *... cette sensibilité est un don de Dieu; il est bien certain que cette sensibilité est une source de peines et de souffrance intellectuelle. Dieu nous aime, voilà pourquoi il nous fait passer par le creuset ...*

*Lorsque vous éprouvez des tristesses, mettez-vous comme un enfant entre les bras de Marie. C'est notre gloire d'appartenir à Jésus crucifié, d'être enfant du Cœur de Marie, percé sans cesse par le glaive de la douleur, c'est notre gloire d'être nous-mêmes*

<sup>36</sup> N. D., VIII, p. 114.

*des enfants de douleur... Tâchez donc de vous occuper sans vous fatiguer; variez votre occupation, et coupez-la par la promenade et la distraction. Pour votre santé évitez de vous inquiéter. Si cela va mieux, que Dieu soit béni! si cela ne va pas mieux, que Dieu soit béni aussi!*

*... Mettez votre sort entre les mains de Marie, soyez avec elle comme un petit enfant avec sa chère mère. Il a du mal, il va aussitôt le montrer à sa mère; il est bien moins préoccupé de sa guérison que du désir de faire voir le mal à sa mère afin qu'elle s'attendrisse sur lui et qu'elle lui fasse une petite caresse. La mère le caresse et lui panse la plaie, et le petit, sans s'inquiéter de la guérison, sans s'en préoccuper, est content et tranquille. Sa mère lui a donné un baiser, elle lui a dit quelque mot d'amour, il est satisfait. Tenez-vous ainsi avec la bonne Mère, et souffrez avec amour tout ce qu'il plaît à Jésus de vous faire souffrir<sup>37</sup>.*

Ne vous semble-t-il pas que je viens de citer sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus? Non, j'ai cité Libermann. Avant la Sainte de Lisieux, Libermann a montré le petit chemin de l'enfance spirituelle. Les textes sont plus nombreux chez lui que chez elle, quoique la doctrine soit la même.

Le 14 septembre 1846 Libermann écrit de nouveau au P. Blanpin: *C'est à nous à nous soumettre à toutes les privations que la divine Miséricorde nous impose. Cette privation sera plus grande pour vous que pour moi, je le sens bien, parce que moi, j'ai des occupations ou plutôt des préoccupations qui me rendent le support de toutes privations facile, et de plus, j'ai l'âme en paix, tandis que vous, n'ayant rien à faire et l'âme en souffrance, vous sentez plus vivement les privations, mais je suis sûr que Marie vous soutiendra et votre lettre m'en est une preuve<sup>38</sup>.*

Pour terminer, voyons ces mots qu'il a écrits à sa belle-sœur Julie Libermann, veuve de Félix Libermann: *Ne perdez pas courage; j'ai la confiance que Dieu ne vous abandonnera pas; ... Oh, ma bonne sœur, si nous connaissions tout le prix de notre résignation au bon plaisir de Dieu, les peines ne nous paraîtraient pas si dures! Ce monde ne dure pas et le temps de la gloire est long. Chacune de ces peines devient pour nous la source d'une grande gloire et d'un grand bonheur, et cette gloire et ce bonheur sont éternels...<sup>39</sup>.*

<sup>37</sup> N.D., VIII, pp. 205-206.

<sup>38</sup> N.D., VIII, p. 291.

<sup>39</sup> Lettre du 7 juillet 1848 - N.D., X, pp. 253-254.

Pour les saints, le Ciel n'est pas une fiction; c'est une réalité, c'est la plus grande source de la résignation chrétienne.

\* \* \*

Quel beau message que celui de Libermann au monde d'aujourd'hui! à ce monde qui souffre, inquiet, angoissé, à ce monde qui ne connaît pas la raison de la souffrance parce qu'il ne connaît pas Dieu, ou ne veut pas l'accepter.

Comme serait belle l'ambiance des hôpitaux, des cliniques, des foyers, où quelq'un souffre sur un lit de douleur, si cette doctrine y était vécue! Oh! comme est stupide l'opinion de ceux qui veulent enlever le crucifix des écoles et des hôpitaux, sous prétexte que le crucifix est déprimant! Ne vaudrait-il pas beaucoup mieux canaliser cette admirable énergie de la douleur vers le but suprême de l'homme, qui est l'union avec Dieu? Il y a tant de matière dans la douleur pour faire des saints! Pourquoi pas? Si tous ceux qui souffrent envisageaient la douleur avec un regard semblable à celui de Libermann, comme le monde serait différent. Sa doctrine est plus efficace que celle des psychanalistes et des psychiatres pour guérir des maladies nerveuses et pour rendre les hommes heureux.

Amadeu Martins, C.S.Sp.

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is a history of growth and expansion. It is a history of a people who have been able to adapt themselves to a new and changing environment, and who have been able to maintain their individuality and independence in the face of a powerful and often hostile world.

The second of these is the fact that the United States is a nation of immigrants. It is a nation of people who have come from many different parts of the world, and who have brought with them their own languages, customs, and traditions. This has made the United States a melting pot of different cultures, and has given it a unique character and identity.

The third of these is the fact that the United States is a nation of pioneers. It is a nation of people who have been able to overcome the hardships and dangers of a new and uncharted land, and who have been able to build a new and better life for themselves. This has given the United States a reputation for courage and determination, and has made it a nation of heroes and legends.

The fourth of these is the fact that the United States is a nation of freedom. It is a nation of people who have fought for the right to live and work as they see fit, and who have been able to establish a government that is based on the principles of liberty and justice for all. This has made the United States a model for other nations, and has given it a reputation for leadership and influence in the world.

The fifth of these is the fact that the United States is a nation of progress. It is a nation of people who have been able to embrace new ideas and technologies, and who have been able to use them to improve their lives and the lives of others. This has made the United States a nation of innovation and achievement, and has given it a reputation for leadership and influence in the world.

The sixth of these is the fact that the United States is a nation of peace. It is a nation of people who have been able to resolve their differences through peaceful means, and who have been able to establish a government that is based on the principles of non-violence and cooperation. This has made the United States a model for other nations, and has given it a reputation for leadership and influence in the world.

The seventh of these is the fact that the United States is a nation of hope. It is a nation of people who have been able to overcome the challenges and setbacks of life, and who have been able to maintain their faith and optimism in the face of adversity. This has made the United States a nation of resilience and strength, and has given it a reputation for leadership and influence in the world.

The eighth of these is the fact that the United States is a nation of love. It is a nation of people who have been able to love and care for one another, and who have been able to build a society that is based on the principles of compassion and kindness. This has made the United States a nation of warmth and humanity, and has given it a reputation for leadership and influence in the world.